

Féminisme et politique globale

Bananas, Beaches and Bases. Making Feminist Sense of International Politics, de Cynthia Enloe, University of California Press, 244 p.

Frédéric Guillaume Dufour

Number 190, May–June 2003

La guerre du monde

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18143ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dufour, F. G. (2003). Féminisme et politique globale / *Bananas, Beaches and Bases. Making Feminist Sense of International Politics*, de Cynthia Enloe, University of California Press, 244 p. *Spirale*, (190), 28–29.

Tous droits réservés © Spirale, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

FÉMINISME ET POLITIQUE GLOBALE

BANANAS, BEACHES AND BASES. MAKING FEMINIST SENSE OF INTERNATIONAL POLITICS

de Cynthia Enloe

University of California Press, 244 p.

DANS la foulée du 11 septembre 2001, lors de la première étape de sa croisade contre le terrorisme, l'administration Bush n'eut pratiquement pas de difficulté à convaincre l'opinion publique occidentale qu'il lui fallait zigouiller ses anciens employés, les talibans. Pratiquement pas de difficulté, mais il fallut quand même que les scribes rédigeant les discours de George W. Bush II insèrent un paragraphe à propos de la situation des femmes afghanes. Bush II s'inscrivait ainsi dans la mouvance « féministe » de son père. Devant justifier sa Guerre contre l'Irak, Bush I^{er} avait fait maintes fois référence à une vidéo où une jeune femme décrivait les actes de barbarie commis par les troupes irakiennes dans une pouponnière au Koweït. La vidéo était un coup monté. La femme dans le rôle d'une infirmière émouvante était la fille de l'ambassadeur du Koweït aux États-Unis.

Ce qu'ont en commun ces deux cas, c'est d'illustrer que la construction d'une représentation sociale de la femme, de la famille, de la maternité est loin de s'avérer sans influence sur le déroulement de la politique globale. L'administration Bush, sous papa et fiston, a joué sur une construction sélective du sort réservé aux femmes ou à la famille, afin de justifier l'emploi de la force. Il ne s'agit pas ici de mettre en question la sincérité du père et du fils lorsqu'ils invoquent avec émotion la condition des femmes chez l'Autre. Il ne s'agit pas non plus de souligner que la situation des femmes chez des alliés des États-Unis, au Koweït et en Arabie Saoudite, n'est pas exactement la même que celles de *Sex in the City* ou d'autres indigestes « romans-savon » états-uniens. Ce qui doit être souligné est plus modeste. Le genre et ses multiples représentations jouent un rôle dans la perpétuation de certaines relations de pouvoir au sein de la politique globale. Ce rôle est d'autant plus important qu'il affecte un ensemble de micro-pouvoirs dans la vie quotidienne. Ces axes de réflexions, l'analyse féministe de la politique globale, dont celle de Cynthia Enloe, ont été imposés dans l'étude des relations internationales depuis une vingtaine d'années. Pourtant, ils sont encore difficiles à faire accepter, et dans le

monde francophone de l'étude des relations internationales, ils sont pratiquement inexistantes.

Pourquoi revenir sur un ouvrage publié il y a une dizaine d'années et dont la réédition date de 2000 ? Essentiellement pour deux raisons. D'abord, parce que l'ouvrage de Cynthia Enloe, *Bananas, Beaches and Bases. Making Feminist Sense of International Politics*, si ce n'est de quelques pages sur la fin de la guerre froide, demeure d'une actualité décapante. Son regard sur la politique globale a défriché des avenues fondamentales pour une génération de féministes anglo-saxonnes qui se sont penchées sur la politique globale entre 1990 et 2000. Bien qu'il occupe une place d'ouvrage pionnier dans le renouvellement de l'étude de la politique globale, il demeure peu connu du public francophone.

High politics ?

Le champ d'étude de la politique globale s'est transformé entre 1980 et 1990. Depuis 1990, il est plus hétérogène qu'il ne l'était auparavant. La décennie 80-90 fut un laboratoire pour ce champ qui s'ouvrit sur des développements en théorie politique et en philosophie des sciences. De nouvelles approches, néogramscienne, constructiviste, poststructuraliste et féministe contestèrent un ensemble de postulats des approches réaliste, néoréaliste, libérale et néolibérale. Ces critiques convergent pour critiquer l'étroitesse des problématiques définies par la tradition. À travers les ornières des néoréalistes et néolibéraux, il n'y a tout simplement pas de place pour l'étude des travailleurs, des réfugiés, des mouvements sociaux, des femmes et du genre dans la politique globale. Les trois millions de femmes et d'enfants vendus annuellement sur les marchés internationaux, tout comme le fait que la main-d'œuvre manufacturière soit constituée de quatre-vingt pour cent de femmes, tout cela ne fait pas partie de l'analyse des relations internationales.

Enloe critique le fait que ces phénomènes, et bien d'autres, soient passés sous silence sous prétexte qu'ils ne relèvent pas de la *high politics*. *Bananas, Beaches and Bases* est divisé en neuf parties, correspondant à autant de domaines où Enloe aborde le rôle joué par les femmes, le genre et les représentations sociales de la féminité et de

la masculinité dans la politique globale. Tour à tour, le tourisme, le nationalisme, la vie quotidienne sur les bases militaires, les relations diplomatiques, le commerce, la publicité, la finance internationale, le marché des servantes et prostituées sont passés en revue sous des angles que l'on ne trouve pas dans la théorie politique internationale. À une époque où les États-Unis déploient leurs troupes un peu partout, on passe sous silence les conséquences de ces déploiements pour les femmes. On entend peu parler du fait que la base américaine de Olongapo City aux Philippines est alimentée par un réseau de vingt-cinq mille prostituées, un nombre comparable à celui d'autres régions où sont situées des bases américaines. Enloe analyse les répercussions sociales de ce phénomène, autant pour les femmes que pour les hommes vivant en des lieux qui deviennent des approvisionneurs en bordels des Grandes Puissances. Elle se demande en quoi cette « bordélisation » des relations internationales constitue un rouage de celles-ci et quelles relations de pouvoir en découlent et s'y reproduisent.

L'ensemble de ces thèmes est traité rapidement. Dans cet ouvrage, Enloe joue un rôle de défricheuse. Son objectif n'est pas de fournir une exposition exhaustive de chacun de ces thèmes, mais de montrer que l'analyse de ceux-ci révèle que le pouvoir est plus diffus que ne le présentent parfois certains analystes, et qu'il gagne à être étudié également à partir de l'expérience des femmes. Enloe relève la présence de relations de pouvoir qui jouent un rôle dans le renforcement et la reproduction des relations de domination habituellement classées sous la rubrique de *high politics*. Sa conception du pouvoir relève davantage de Foucault que de Morgenthau ou de la tradition réaliste de l'analyse des relations internationales. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas la capacité de l'État à projeter sa puissance à travers son arsenal militaire, sa politique commerciale ou ses appareils idéologiques. Enloe ne nie pas que cette capacité existe ou qu'elle soit importante. Ce qu'elle déplore, c'est que la fixation libidinale de certains pour cette conception de la puissance les amène à considérer les relations de pouvoir à d'autres niveaux comme n'étant pas l'objet de l'étude des relations internationales. D'une part, Enloe fait émerger ces nouveaux objets, mais elle

« CETTE IMAGE DANS LA MAIN DE L'AMÉRICAIN EST-ELLE UNE ARME OU UN DIVERTISSEMENT? »

montre aussi que des domaines traditionnels sont plus sexués qu'ils ne semblaient l'être. Non seulement les représentations de la masculinité et de la féminité ne sont pas naturelles, mais elles ne peuvent être perpétuées de surcroît qu'au moyen « d'un exercice quotidien du pouvoir aux niveaux domestique, national et international ».

Une politique internationale sexuée

Enloe présente une des meilleures défenses de l'utilité des catégories de patriarcat, de masculinité et de féminité en vue de l'étude de la politique globale. *Bananas, Beaches and Bases* est une démonstration de l'application empirique des catégories féministes à l'étude des relations internationales. Ses analyses ne se contentent pas de renvoyer hommes et femmes, ou masculinité et féminité, dos à dos, et encore moins d'analyser la politique globale sous le seul angle de la sous-représentation des femmes. Sensible aux contextes socio-économique et socioculturel, Enloe ne réifie pas la femme nord-américaine comme un modèle universel. *Bananas* ne propose pas une théorie générale de la politique internationale. Il ne s'intéresse pas tellement à la question de savoir laquelle des approches système-monde, néoréaliste, néolibérale, ou néogramscienne propose la meilleure définition du système international. On pourrait dire en fait que l'ouvrage relève d'une critique féministe de l'économie politique du quotidien, des gestes répétés qui contribuent à la reproduction des relations de pouvoirs reposant sur le sexe.

Héritières, d'une part, de la tradition victorienne, et d'autre part, d'une culpabilité postcoloniale, la théorie politique contemporaine se trouve souvent dans l'embarras devant les questions relevant de la sexualité ou de la construction culturelle du genre. La première est reléguée au privé, la seconde est dépolitisée au nom du pluralisme ou du relativisme. À l'encontre de ces positions de fuite, les analyses de Enloe jettent un sérieux doute sur le caractère apolitique de ces questions. Elles ont de quoi alimenter des débats que l'on aurait tort de laisser uniquement entre les mains de l'administration Bush...

Frédéric-Guillaume Dufour

L'IMAGE PEUT-ELLE TUER ? de Marie José Mondzain Bayard, « Le temps d'une question », 89 p.

LA QUESTION titre de l'essai de Marie José Mondzain, *L'image peut-elle tuer?*, peut sembler a priori très simple d'approche; « l'image » ne peut pas tuer par elle-même, pas plus que le pain ne fait engraisser tant qu'on ne le mange pas... Cependant, elle aborde tout de même un élément crucial de la société des médias : la violence à l'écran. Lorsque nous parlons d'écrans, il s'agit bien sûr de toute surface sur laquelle est reproduit un objet, et non pas exclusivement celle du cinéma ou de la télévision, comme on tente de nous le faire croire. « *Le 11 septembre 2001, le plus grand des coups fut porté à cet empire du visible [...] on nous avait donné le premier spectacle historique de la mort de l'image dans l'image de la mort* ».

La guerre in, visible

Avant de savoir si l'image peut tuer, il faudrait peut-être la définir. Qu'en est-il de cet *eidolon* qui n'est en fait qu'un second objet copié, se voulant identique au « vrai », bref une deuxième représentation d'un objet ou d'un être évoquant une réalité? Représentation mentale d'une perception, l'image est également la marque du présent, contrairement à l'icône, que Platon relie plutôt à la ressemblance, à l'évocation d'un être ou d'un objet toujours absent.

Ainsi, à propos des événements du 11 septembre 2001, Mondzain rapporte que le président Bush a annoncé un « jeûne des images : pas de

morts à l'écran, épuration des programmes télévisuels et cinématographique, invisibilité des combats ». On remplace les morts par des discours et une promesse de vengeance pendant que l'ennemi invisible envahit le territoire américain de l'image.

Alors, si l'image ne peut tuer par elle-même, il est fort intéressant de noter cette soudaine visibilité que prennent les jeux de guerre, les films violents et les émissions catastrophe depuis une dizaine d'années. Est-ce seulement attribuable à une tolérance plus grande face à des actes de violence? Est-ce que les films de guerre tels *Il faut sauver le soldat Ryan* et *Pearl Harbour* arrivent à point dans une « propagande silencieuse » (pour le dire avec Ramonet) américaine? Depuis toujours, les images sont violentes, écrit Mondzain, à commencer par « la révolution chrétienne [,] la première et la seule doctrine monothéiste à avoir fait de l'image l'emblème de son pouvoir et l'instrument de toutes ses conquêtes ». « Dieu a besoin d'être désiré. Jamais assouvi », poursuit-elle. Par l'image, le désir reste toujours inassouvi. Est-ce à dire qu'il pourrait pousser à l'acte ou n'est-ce pas plutôt le message idéologique que sous-tend l'image qui le pousse à agir? Il est difficile de faire la nette distinction entre l'image projetée et la représentation que s'en fait le spectateur. Il serait erroné de croire que l'image n'est ni discours ni langage, et qu'il faut faire une nette démarcation entre l'image et le son (incluant évidemment la Parole). L'image a la double fonction d'être le reflet de la société et d'être son